

Pierre Bergounioux

Pierre Bergounioux naît à Brive-la-Gaillarde en 1949 d'un père natif du Limousin et d'une mère originaire du Quercy. Cette origine est structurante dans la genèse de son œuvre : lumière méridionale du Causse quercinois en opposition au « versant nord » de la froidure du plateau de Millevaches.

En 1966, il quitte sa Corrèze natale et passe son bac à Limoges. Il prépare l'École normale supérieure à Bordeaux et y entre à Saint-Cloud. Il passe l'agrégation et un doctorat de lettres. Il lit énormément, dévore Faulkner, Kafka, Proust, Homère, Cingria...

Dès 1968, il « fricote » pendant deux ans avec l'extrême gauche maoïste puis entre au Parti communiste en 1970, enseigne le français dans plusieurs lycées de la banlieue parisienne.

En 1983, au sortir d'une grave maladie, il commence à écrire et envoie son premier manuscrit à Gallimard. Pascal Quignard, du comité de lecture, lui retourne un contrat, en demandant simplement d'ôter deux adjectifs qu'il juge superfétatoires. *Catherine*, son premier roman, est publié l'année suivante.

En 1985, il quitte le Parti communiste.

Au rythme d'un livre par an, il poursuit son œuvre chez différents éditeurs : Gallimard, Verdier, William Blake, Circé, Fata Morgana.

Tout violon d'Ingres devient chez lui source de littérature : ainsi l'entomologie, la pêche et la sculpture à partir de vieux métaux récupérés dans les casses, toutes activités en cohérence avec les grandes thématiques développées dans son œuvre : la perte, la mémoire, l'appartenance de l'être humain à des communautés concentriques qui se défont au cours d'une vie et créent une irrémédiable nostalgie, ainsi par exemple le monde rural, l'enfance sous les Trente Glorieuses, les années soixante-huit et leur tomb(er)eau de rêves inaboutis.

Qui a pu écouter la voix de Pierre Bergounioux (entretiens sur France Culture notamment) aura été frappé d'entendre quelqu'un parler comme il écrit, avec une langue structurée par un classicisme dixuitiémiste qu'il faut pourtant qualifier de « non-ringard », où la préciosité cède à la précision.

Des romans

« d'auto-non fiction »

Nos existences sont happées par un passé qui sombre : le « roman » chez Pierre Bergounioux ne relève pas de la fiction mais d'avantage de la chronique.

« Je suis un miraculé qui dirigea ses pas vers la grande ville où se trouvaient déposés des biens qui n'en sortaient jamais. J'occupe une position très inconfortable en ayant deux vies. D'un côté se trouve mon passé, et ses provinces arriérées, incultes. De l'autre, l'expérience seconde que j'ai faite à Paris. J'ai adopté l'idiome qui me paraissait répondre à cette situation contradictoire qui est mienne. Je parle sur la frontière incertaine où le temps et l'histoire m'ont conduit. »

Bergounioux n'est pas un inventeur de fictions mais davantage un penseur de sa propre vie. L'expérience vécue ne lui appartient finalement pas mais est le produit d'une histoire (familiale, sociale, géo-climatique, etc.) qui l'englobe largement. Ecrire c'est d'abord se souvenir, ensuite passer le souvenir au peigne de la langue, ensuite encore, grâce à celle-ci, amener le souvenir dans un contexte qui l'éclaire, l'explique et lui donne un sens, processus au terme duquel l'écrivain se rend compte qu'il n'est qu'un porte-parole des siens, des différents groupes sociaux auxquels il appartient tour à tour.

in : www.ombres-blanches.fr

Dedans, dehors

.../... Je suis né au milieu de ce siècle au centre du pays, c'est-à-dire dans une enclave du vieil âge remparée contre le mouvement derrière ses crêtes et ses combes. Par mon enfance, par cette « croyance aux êtres et aux choses » qui serait, selon Proust, notre contribution à la réalité, je suis du temps des terroirs, de l'Ancien Régime, de la Gaule romaine. J'ai entendu sur des lèvres vivantes les mots de la langue d'oc que Bernard de Ventadour et Bertran de Born appareaient au XIIIe siècle pour les dames à hennin et le roi Richard. J'ai vu les bœufs virgiliens accouplés sous le joug, les grands chars bleus sur la route blanche, le semeur hugolien, la bergère des contes au fuseau, les pierres disposées en rond de *l'hort des fades* - le jardin des fées -. J'ai écouté, tremblant, à trois ans, l'histoire de l'orde bête qu'un homme qui en avait soixante-dix avait recueillie, lorsqu'il en avait trois, auprès d'un septuagénaire et je ne me souviens pas qu'il ait signalé, pour finir, que le monstre qui rôde le soir, près des lieux habités, n'était plus désormais qu'un mot, que la souche bossue au bonnet vert n'exaucerait plus, quand on a le cœur pur, le souhait qu'on lui confie dans le secret du bois.

La terre en personne s'opposait à l'envie d'aller, au désir de connaître. Une main courroucée l'avait froissée en des temps très anciens. On était impliqué dans un accident de terrain, prisonnier des schistes emboutis, pliés, de l'auréole métamorphique, victime d'un sinistre. L'abrupt versant bornait partout le regard. Le taillis de châtaignier, le roncier, le fourré prolongeaient, en surface, l'inimitié massive du roc, celle, insidieuse, de l'eau qui nourrissait des tourbières, des

étangs, ruisselait dans les bruyères mauves, funèbres, en larmes d'argent. J'ai connu des femmes illettrées, des simples d'esprit, croisé des infirmités gênantes, des pieds bots, des becs de lièvre auxquels s'ajoutaient les mutilations atroces que les hommes avaient rapportées de la Grande Guerre, quand ils étaient rentrés. L'univers des origines est archaïque, isolé, anachronique et le seul, pourtant, auquel j'aie prêté foi. Il s'est évanoui quand à peine on se faisait à lui. L'espace du dedans a perdu soudain son ancrage, le répondant, l'appui des choses extérieures. Celles-ci ont périclité sans bruit lorsque la modernité, vers 1965, a fait irruption dans le paysage, rendu les mauvaises terres à la friche et livré le restant à l'enrésinement, aux essences mercenaires, à révolution courte, venues des Etats-Unis. Nous avons été poussés vers la grande ville où, selon la prophétie de Marx, tout finit. L'arrachement à soi qui porte à se demander, à réfléchir, à écrire, parfois, je n'y ai point de part. C'est le bouleversement de l'économie qui l'a opéré. Il me semble avoir disparu à dix-sept ans, sous l'horloge d'un quai de gare, tandis que l'inconnu, à cent lieues, au bout des rails, se composait un visage. Il a fallu renaître des cendres de la vie antérieure et tout reprendre, quitter le sommeil où nous étions ensevelis, dans le sein des collines, s'éveiller au présent.

On peut travailler à sa propre réformation, se traiter avec la roideur, l'énergie qu'on applique à un bout de fer, à un morceau de bois. Mais une part de nous-même échappe à ces travaux de force, d'urgence : c'est la mémoire, la persistance actuelle du passé, les hypostases qui nous hantent. Elles réclament des explications, des apaisements. Elles nous empêcheront d'aller si nous les ignorons. Elles nous pousseront sur les sentiers du repentir et du regret, vers les lacs de la mélancolie, les heures mortes, les vallons abolis

si nous n'écoutons pas leur grief. Elles nous tireront à la renverse si nous ne les hissons pas jusqu'à nous, si nous n'entraînons pas leur troupelet sur la route du temps. La seule manière d'y parvenir, c'est de descendre à leur rencontre, de leur communiquer les éclaircissements, les raisons qu'on s'est procurés au large, sur le tard, et dont la privation, le négatif définissaient autant et plus que leurs traits effectifs, positifs, ces états anciens, ces figures dépassées qui s'obstinent. .../...

Si le passé, par le canal de la mémoire, affecte le présent et l'obère, celui-ci n'est pas sans pouvoir sur celui-là, c'est-à-dire sur sa profondeur souterraine, sur ses propres antécédents. Le retour réflexif permet de déchiffrer les chapitres obscurs de notre histoire, de conjurer les spectres, de délivrer les âmes en peine qui s'attachent à nos pas. L'autobiographie, telle que je l'entends, possède un caractère rétroactif. Elle confère aux événements rapportés la signification dont ils étaient sevrés lorsqu'ils se sont produits. .../...

La littérature est un canton de la pensée, laquelle travaille à instaurer des rapports immatériels, à jeter des liens arachnéens entre des choses qui se moquent bien qu'on les pense. Elles ne nous disent pas à quoi elles tiennent. Elles taisent leur nature véritable et cachée. Avec le recul de l'exil, la vision élargie qu'il offre sur les particularités locales, le tout de jadis n'est plus qu'une partie, son emprise, d'absolue qu'elle était, devient relative. Il est permis enfin de voir autant qu'il est en nous, de savoir, dans la mesure où cela se peut, de mettre hors de soi, de porter au jour ce qui se rencognait dans l'ombre du dedans. Comprendre, c'est se dépendre pour répondre à l'invite du temps, épouser le devenir. .../...

On ne fait jamais qu'intérioriser le monde extérieur, qui est lui-même un legs des âges antérieurs. Nos aspirations, les replis de notre cœur, les clairières de notre âme, ses pentes, ses abîmes, cette voix qui murmure en nous, comme une source, nous les avons pris au dehors. Notre aventure n'est que l'effet induit de grandes choses qui lui préexistaient, d'une causalité qui nous échappe en partie et parfois, par endroits, en totalité. La grande chance que nous avons eue - ce qui, à la lettre, nous est tombé dessus -, ce fut la révolution des forces productives, l'extension de l'échange, la commotion de l'exil, avec le déchirement, la révélation, aussi, la perte et le retour sur soi, l'effort pour devenir. Sous le signe du « je », c'est du groupe auquel j'ai appartenu qu'il est question, de l'étendue raboteuse, hirsute, implacable, de l'obstacle partout, des eaux, des mauvaises routes, des coins perdus, des petites gares où j'ai fait, avec mes semblables, escholiers limozins et autres crétins ruraux, les expériences cardinales, connu l'attente et la félicité, le doute, la déconvenue, l'émerveillement et le désespoir. Si j'y reviens, en pensée, c'est qu'elles n'incluaient pas, quand elles m'ont submergé, l'élémentaire notion de leurs attendus et de leurs conséquences, le précieux miroitement de leur sens. .../....

Le sortilège de l'origine

.../... La vieille société agraire, qui ne tenait qu'à force de bras et de peines, touchait à sa fin quand nous avons commencé. Nous avons accédé brusquement au loisir studieux, prolongé, à la réflexion autonome, qui se sait telle, parce que épargnée des travaux écrasants, dégagée des fins pressantes avec lesquels, jusqu'alors, elle se confondait.

Nous différons de ceux qui nous avaient précédés. Il s'est passé quelque chose. Nous avons éprouvé je ne sais quels inquiétude, mécontentement, impatience mêlés parfois de révolte dans le décor oppressant, vieillot où se sont passées nos enfances. Tout atténuée qu'elle fût par l'incompréhension et la distance, la rumeur des lointains nous parvenait. Elle établissait l'existence d'une autre réalité dont j'ai retenu un seul trait : à savoir qu'elle contenait, comme en abîme, le miroitement de son sens. Bien plus que l'exiguïté du paysage et la vétusté des usages, c'est l'absence de cette possibilité, sa privation sentie qui définissait l'univers de nos éveils. Nous avons fait l'expérience classique du développement inégal, assisté à la destruction des cadres traditionnels de l'existence, à la mise en sommeil du sol irrémédiablement acide, humide, accidenté, des « plus mauvaises terres » qui soutenaient à un taux élevé - c'est dans le livre III du *Capital* - la rente foncière différentielle. Mais nous avons touché, en contrepartie, une espérance incroyable : on pouvait envisager ce qu'il y a, ce qu'on est, répondre, avec des mots, à la violence sourde, redoublée, que les choses exercent aussi longtemps qu'on n'en a pas vraiment connaissance. Il suffit de les nommer pour les repousser à distance, en secouer l'emprise, les objectiver, tâcher à devenir un sujet.

L'accès tardif aux lumières de la ville me prescrit un usage restreint, rétrograde de ces biens qui sont de l'esprit et qui ne sont qu'à elle. Il faut avoir foulé d'emblée un illustre pavé, respiré l'air des capitales, regardé comme universelles ses préoccupations personnelles, pour poser le monde entier à l'horizon de sa réflexion singulière. Or, on a une mémoire. On est la somme des instants, des êtres successifs et changeants - puisque l'heure s'y prêtait - que l'on a traversés. Il y a un privilège de l'origine, un sortilège aussi. On prend aux choses du commencement leurs plis et leurs penchants, leur contour, l'âge qu'elles avaient. On intériorise l'extérieur au contact duquel on s'est éprouvé comme intériorité. On ne se refait pas. On n'est qu'une fois. Et alors on revient, en pensée, à ce qui a eu lieu sans qu'on sache, sans notre aveu. On use des clartés secondes, lointaines, pour dissiper l'incompréhension, les ombres qui hantaient l'immédiateté première. Le passé nous accompagne. On n'aura pas été, autant qu'il est en nous, présent au monde, si l'on n'a pas porté dans le registre de la conscience les événements qui nous ont arrêté, meurtri, quand ce fut le moment, parce qu'on n'a pas compris. On n'en avait pas la force, les moyens, le temps.

C'est ainsi que je me retrouve vieillissant, aux portes de Paris, avec des livres, penché sur du papier, mais l'esprit à cent lieues, tourné vers le passé. Ce n'est pas à l'humanité, aux vivants que je m'adresse, au nom de l'humanité. Je m'efforce de tendre une image que j'ai essayé de me procurer à ceux, en petit nombre qui, par la force des choses, en furent privés. Mais eux n'en ont cure puisque, pour la plupart, ils ont disparu. C'est de cette manière matériellement déterminée que je participe, si le mot convient, de la condition intellectuelle.

L'invention du présent, Fata Morgana, 2006, extraits

Miette

.../... C'était dans la grande cuisine, le soir du jour de septembre 1978 où Berthe fut enterrée, auprès de son époux, dans la Xaintrie, à cinquante kilomètres de là. Nous étions rentrés et nous commençons à essayer d'admettre qu'elle n'était plus avec nous, que ce serait pareil le lendemain et le surlendemain et après, encore, toujours. Quelqu'un a passé dans le bureau d'où il a rapporté une boîte en carton. Elle contenait, outre quelques images de Berthe appartenant à Jeanne, les photos de ceux qui avaient vécu ici et dont beaucoup avaient disparu. .../...

Ce qui a surgi, une seconde, de la boîte, celle que j'ai vue, assise, dans une robe, sous la lumière d'un autre âge, c'est celle qui se trouvait à côté de moi, dans la clarté vive de septembre alors que ça ne se pouvait pas. C'était maintenant, l'été, encore, et non plus la saison bistre, l'automne roux, arrêté d'où semblent nous regarder ceux qui ont vécu, posé au commencement de ce siècle. .../...

On m'a dit son nom, Miette, qui est un diminutif de Marie, et ce qu'elle était. Le reste, je l'aurais deviné tout seul : non seulement la place qu'elle avait occupée dans la procession des âges, avec trois de ses enfants autour d'elle et le dernier, Adrien, sur ses genoux, qui peut avoir un an et permet de dater la photo – 1910 –, mais de quelle manière, cette place, elle l'avait occupée. J'ai rarement vu femme survivre à cette époque, à ses modes, à son éternel crépuscule. Ce qui nous est parvenu, d'elles, ce sont d'informes paquets de linge dans une clarté louche, encombrée de branches peintes, de

colonnes et de draperies, de pauvres visages écrasés sous d'informes chapeaux armés de pinces et d'épingles. Elle si, tout entière. Elle est belle, singulièrement, mais la beauté aurait succombé au débordement d'étoffes, aux prothèses, à l'oppression qui accablent la moitié de l'humanité d'alors. Ce n'est pas sa longue robe sombre, très simple, ni le fin collier d'or qu'elle porte qui la magnifient, assise, tenant Adrien, avec Lucie, Baptiste et Octavie autour d'elle. C'est le contraire, la force d'âme, la résolution qu'elle a eues, qu'elle incarna qui, littéralement, l'emportent au-delà d'elle-même et l'élèvent dans la grande temporalité.

Elle mourut dans sa quatre-vingt-onzième année, à l'automne précédent le printemps où je vins officiellement et qu'il faisait beau, presque chaud, déjà, sur les hauteurs. J'ai recueilli, au hasard des conversations, des traits épars que l'image d'elle la montrant pour ce qu'elle fut, farouche et glorieuse, fondit en un bloc solide, sans faille, de détermination. Sa présence, pour être moins saillante que celle d'Adrien ou de Baptiste, avec leurs emblèmes respectifs, les assemblages savants, les écrous sur rondelle ou bien les clous, les térébrantes ferrailles, est d'autant plus manifeste qu'elle touche à des domaines nombreux et parfois inattendus. C'est qu'elle a tissé les couvertures de laine empilées dans les armoires que son grand-père avait lancées, comme des vaisseaux, vers l'éternité, rassemblé dans des caisses les débris métalliques, outils rompus, coins brisés, maillons de chaînes, serrures cassées, cercles de barriques, fragments de fonte, pointes, gonds et pentures, anneaux, tubes, éperons, boucles de ceintures, boutons hémisphériques des vareuses militaires, casseroles, clés. Elle badigeonnait tous les ans à l'huile de vidange les herses, charrues et cultivateurs qui ne serviraient plus, récupérait le moindre brin de fil, des morceaux d'étoffe pas plus grands

que des rustines avec lesquels elle ravaudait ses chaussons, au point que ceux-ci, m'a-t-on dit, ressemblaient, à la fin, au navire des Argonautes. Sa forme, seule, en attestait l'identité après que toutes les planches de sa coque eurent été progressivement remplacées. Dans un coin du grenier, elle avait serré la quenouille, le rouet, le gros peigne à carder qu'elle utilisa jusqu'à ce que la résiliation du bail de fermage la privât du ballot de laine qu'elle touchait aux termes du contrat. Quand ses yeux ne lui permirent plus les travaux d'aiguille, elle se mit à tresser des paniers avec l'osier d'un saule venu à l'angle du grand pré décline, celui qui se relève à cent kilomètres de distance pour former les monts du Cantal. Elle en fit en si grand nombre que beaucoup sont restés sans emploi et tombent en poussière, accrochés à des clous. Des boîtes de conserve, près du rouet, contenaient les coiffes d'étain de bouteilles de vin. Je suppose qu'il n'en manquait pas une, qu'on aurait pu calculer, au litre près, la quantité de vin bouché versé entre 1901 qu'elle arriva de Rouffiat, à trois kilomètres, et l'automne de 1970. Les métaux non ferreux, le plomb des vieilles canalisations, le cuivre des robinets sont entreposés, séparément, dans d'autres caisses. Des carreaux, dont la plupart sont cassés, s'appuient contre le mur, près des anciens poêles. La théorie complète des postes de radio s'échelonne sur une étagère emmaillotée de fil de fer, au-dessus du tub en zinc et du berceau de cerisier.

Les habits qu'on portait, pour peu qu'ils fussent encore portables, pendent à des cintres. En dessous, des chaussures racornies sont bourrées de journaux qui parlent du Front Populaire, de Stalingrad et du président Coty. Elle exprimait jusqu'à la dernière goutte l'utilité enclose dans les plus petites bribes. Epluchures et fanes passaient aux lapins, les miettes aux poules qui complétaient comme elles pouvaient cet

ordinaire spartiate. Elle s'entendait à tirer parti des légumes avariés, des fruits gâtés aussi longtemps qu'ils ne l'étaient pas en totalité.

Je suppose que c'est elle ou simplement cela, cette disposition qui, jointe, soudée à d'autres, l'avait faite telle, que j'ai surprise, un jour insolite de fin octobre où j'étais revenu, vite, pour prendre du bois.

Pierre Bergounioux à la médiathèque

La Bête faramineuse / Gallimard, 1986

Le narrateur et son cousin Michel âgés de onze ans passent leurs vacances dans une maison de Corrèze où leur grand-père est en train de mourir tout doucement après une existence d'aventures extraordinaires sur des continents lointains. Il n'en faut pas plus pour que l'esprit des deux garçons s'enflamme.

C'était nous / Gallimard, 1989

« Le front au carreau, nous parlions à voix basse. Nous nous efforcions de nous représenter l'inconnu qui commençait derrière la haie du jardin. Notre entreprise avait la facilité des images, la légèreté des mots rapides dont nous nous servions pour nous la figurer. Nous pensions qu'il suffirait d'aller, même après que les obstacles, la distance nous eurent arrêtés cent fois et convaincus de notre faiblesse. »

La mue / Gallimard, 1991

Si les têtards, tressautants et vrombissants n'avaient pas surgi, là, entre le compotier de pêches, le vase en opaline de maman, la Seine (ou la Marne) sous verre de Marquet et le petit meuble en palissandre dans la lumière du même jaune mûri, succulent, que les fruits, peut-être que rien de ce qui a eu lieu ne se serait produit... Mais qu'est-ce qui s'est produit ?

L'orphelin / Gallimard, 1992

Le grand Sylvain / Verdier, 1993

La casse / Fata Morgana, 1994

La Toussaint / Gallimard, 1994

Points cardinaux / Fata Morgana, 1994

La Cécité d'Homère : 5 leçons de poésie rédigées pour être lues à la Villa Gillet durant l'automne 1994 / Circé, 1995.
Une réflexion sur la pratique d'écriture et la mémoire de l'écrivain. Deux oeuvres, selon l'auteur, attestent la vigueur de l'écriture contemporaine en France : celle de François Bon et celle de Pierre Michon.

Miette / Gallimard, 1995

Massif central : l'esprit des hautes terres / dir. Llibert Tarrago. Autrement, 1996 (France ; 15). Contient des textes de : Pierre Bergounioux. Une présentation de cette contrée qui couvre le septième de la France, dix-neuf départements. Derrière une apparence monolithique se dessinent une géographie plurielle, un plateau de terroirs, un réseau de villes moyennes et de bourgs-centres, avec des activités industrielles de dimensions mondiales telles les industries de l'eau minérale, du pneumatique, de la pharmacie...

Le chevron / Verdier, 1996

Avec « Le matin des origines », Pierre Bergounioux nous avait livré le côté lumineux de la nature, l'or et l'azur du Lot. Le côté âpre, ombreux et mouillé, c'est vers la Corrèze qu'il faut le chercher. L'ingratitude du pays y fait faire très tôt l'expérience de la contrariété.

Tour de plumes corréziennes / Pierre Bergounioux, Gilbert Bordes, Daniel Borzeix et al. Librairie des Trois épis, 1996.
A l'occasion du passage du Tour de France 96 en Corrèze,

évocation et réflexion sur la légendaire course cycliste par des écrivains corréziens.

Le bois du chapitre / Théodore Balmoral, 1996 (Le Monde est là). Le monument de la Grande Guerre à Brive, et les livres conduiront l'enfant puis, plus tard, l'auteur, à se représenter ce qui s'est produit : un épisode du massacre devant lequel « on ne peut que se taire et se retirer. »

La mort de Brune / Gallimard, 1996

Haute tension / William Blake & Co., 1996
« La littérature serait l'effort pour dépasser notre dualité. Elle tend à combiner la vision d'ensemble, dont nous sommes susceptibles, avec les détails concrets du vécu. Elle refuse l'approche par le concept, qui sacrifie le registre sensible, mais elle ne peut atteindre celui-ci... qu'à la lumière d'une compréhension qui le dépasse. »

La ligne / ill. par Pierre Alechinsky. Verdier, 1997

La demeure des ombres / Art et arts, 1997

L'empreinte / François Janaud, 1997 (Terre d'encre)

Conversations sur l'Isle : entretiens avec Tristan Hordé / William Blake & Co, 1999. « Il y a sortilège de l'origine. Ce qui présidait à nos éveils, nos yeux l'ont paré d'un éclat virginal, des couleurs de l'aurore, d'une lueur dorée. On n'a qu'une foi. On n'est qu'une fois. Le seul univers avec lequel je me sente de plain-pied est celui, immobile, bucolique, dépassé - mais on n'en savait rien - qui s'en allait lorsqu'on est arrivé. La vraie réalité, la seule, pour moi, est du passé. Ce qu'on

voudrait que je prenne pour elle, aujourd'hui, me fait l'effet d'une apparence sans grands attraits. »

La puissance du souvenir dans l'écriture : L'effet Zeigarnik / Pleins Feux, 2000 (Auteurs en questions). Dans ce texte issu d'une conférence, Pierre Bergounioux montre comment l'enfance peut servir de matière à l'écriture par l'intermédiaire du souvenir bien sûr mais surtout par ce qui reste d'inachevé, d'inaccompli de l'enfance.

François / François Janaud, 2001

B-17 G. / Flohic, 2001 (L'intranquille)
Épilogue à partir d'une image de B-17 ou forteresse volante en perdition.

Un peu de bleu dans le paysage / Verdier, 2001

Au début de la Gaule romaine à la fin du deuxième millénaire, la zone qui sépare l'Auvergne de l'Aquitaine a vécu séparée. De là les sombres permanences, les bizarreries, les particularités qu'on pouvait, tout récemment encore, y observer. Lorsque le mouvement, le présent l'ont tirée du sommeil, elle n'a pas hésité. Elle s'est retirée sans bruit, les yeux ouverts, dans le passé.

Simplex, magistraux et autres antidotes / Verdier, 2001

L'histoire, parfois, s'apparente à une maladie. Le corps social est secoué de fièvres et de nausées, sujet à de grandes hémorragies. Il y a aussi une pathologie de l'espace. Le séjour des petits pays restés en marge du temps s'accompagne de troubles obscurs, chroniques, auxquels les ressources locales permettent plus ou moins de remédier.

Le premier mot / Gallimard, 2001

Le déroulement de ce récit autobiographique correspond à la vingtaine d'années qui sépare l'âge dit de raison et l'entrée véritable dans l'âge adulte ; une sorte de spirale où évoluent également des figures (celle du père, celles des grands-parents), où ont lieu des scènes capitales dans l'histoire d'un enfant ou d'un adolescent.

Les forges de Syam / Ed. de l'Imprimeur, 2001 (Suite de sites).
Aux forges de Syam, en plein Jura, l'on peut voir une activité révolue partout ailleurs en Europe : la production de profilés sur un laminoir de 1900.

Pierre Bergounioux, l'héritage / Pierre Bergounioux, Gabriel Bergounioux. Flohic, 2002 (Les singuliers/Littérature).
Un dialogue de souvenirs de jeunesse et de réflexions d'adulte entre les deux frères, Gabriel devenu professeur de linguistique, et Pierre aujourd'hui écrivain. Le but de l'entretien, enrichi d'extraits de livres et de photographies, est d'interroger les origines d'une écriture et les sources d'une oeuvre littéraire.

Jusqu'à Faulkner / Gallimard, 2002 (L'Un et l'autre)

Univers préférables / ill. Philippe Ségéral. Fata morgana, 2003

Le matin des origines / Verdier, 2003

« Les bêtes ont reçu les ailes, les crocs, les poisons, leur livrée verte ou sable pour se maintenir en vie - c'est leur lot de bêtes - et nous, les lumières de la raison. Seulement elles jettent, ces lumières, sur les choses, quand on finit, un peu, par les connaître, un jour tel qu'on n'en a plus tellement envie. »

Back in the Sixties / Verdier, 2003

Ses espoirs ont périclité mais nulle génération ne fut plus riche de pareils souvenirs. L'un d'entre eux conserve, contre vents et marées, la tangible consistance de la réalité. Cuba, isolée dans le blocus soumis par les Etats-Unis, semble comme un fragment préservé des jeunes années...

Bréviaire de littérature à l'usage des vivants / Bréal, 2004
Cet écrivain professeur propose une histoire et une anthologie de la littérature française de la Renaissance à aujourd'hui.

Pycniques et leptosomes (sur C.-A. Cingria) / ill. de Géa Augsbourg. Fata Morgana, 2005. Hippocrate, déjà, rangeait les hommes en deux catégories, les robustes ou « pycniques » et les grêles ou « leptosomes ». De là les deux voies de l'invention poétique introspective et casanière ou vagabonde et extravertie. Au premier rang des athlètes de cette dernière catégorie, il y a Charles-Albert Cingria.

Ecrire, pourquoi ? / Philippe Beck, Thierry Beinstingel, Pierre Bergounioux [et al.]. Flohic. Argol, 2005

L'invention du présent / Fata Morgana, 2006

« Nul langage ne se substituera jamais à celui qui, depuis trois mille ans, escorte en l'éclairant notre aventure. La littérature, seule, peut expliciter les significations ultimes, tenues, vertigineuses qui hantent obscurément nos jours. Comme toutes les choses humaines, les œuvres évoquées ici sont d'une heure et d'un lieu. Mais elles se sont élevées au-dessus de leur détermination prochaine pour parler à l'humanité. C'est dans cette dimension que se retrouvent Gustave Flaubert, Alain-Fournier, William Faulkner, Henri

Thomas, Claude Simon, Jacques Réda et Pierre Michon. »

La fin du monde en avançant / Fata Morgana, 2006

Contient : Des rôtis brûlés et des gâteaux mal cuits ; Sur une chaîne d'attache ; La fin du monde en avançant ; De la littérature à la marchandise. En quatre chapitres, l'auteur livre une interrogation tendue sur le monde contemporain et le naufrage de la culture.

Ecole : mission accomplie : entretiens avec Frédéric Ciriez et Rémy Toulouse / Les Prairies Ordinaires, 2006 (Contrepoints).

P. Bergounioux remet en cause toute la sociologie d'Etat contemporaine sur l'école, dont les travaux ne visent qu'à révéler des dysfonctionnements internes. Selon lui, l'école est une formidable machine à fabriquer de la domination, c'est-à-dire avant tout, un enjeu politique.

Sidérothérapie / préf. de Jean-Paul Michel ; postf. de Gabriel Bergounioux. Tarabuste, 2006. Edité à l'occasion de l'exposition « Ferrailles » qui s'est tenue au musée de la Vallée de la Creuse à Eguzon du 13 oct. au 15 nov. 2006

Carnet de notes : 1980-1990 / Verdier, 2006

Ces notes, prises au jour le jour, depuis 25 ans, accusent avec les progrès de l'âge, l'érosion du bonheur qui avait été donné pour commencer.

La Maison rose / Gallimard, 2007

Le narrateur se souvient de la maison de son enfance, dans le Quercy. Pierre Bergounioux a le don de voir, entendre, toucher, goûter, sentir mieux que quiconque.

Carnet de notes : Journal 1991-2000 / Verdier, 2007

Carnet de notes constituant à la fois un grand récit tragique et le témoignage d'une obstinée présence au monde.

Où est le passé : entretien avec Michel Gribinski / L'Olivier, 2007

(Penser/rêver). L'auteur explore les lieux du passé, ceux de l'enfance, qu'il entrecroise avec ceux de l'histoire, le passé subjectif en va-et-vient avec le passé historique. C'est le motif de son entreprise d'écrivain qui se dessine ici, et celui de la tenue de son journal, *Carnet de notes*.

A propos de Pierre Bergounioux

L'Etat des choses : études sur huit écrivains d'aujourd'hui / Gallimard, 1990 (NRF Essais). Contient une étude sur : Jacques Réda, Pascal Quignard, Gérard Macé, Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Philippe Djian, Jean-Loup Trassard, Michel Chaillou.

Est-ce qu'imaginer s'apprend ? / un film de Philippe Troyon ; conseiller littéraire : François Bon. Centre de promotion du livre de jeunesse, 1995. - 1 vidéo VHS ; 130 mn. Vidéo réalisée à l'occasion du Colloque international « Est-ce qu'imaginer s'apprend », Salon du livre de jeunesse de Seine-Saint-Denis, décembre 1994. Entretiens avec : Pierre Bergounioux, François Bon, Jean Canavaggio, Michel Chaillou, Yves Coppens, Florence Delay, René Diatkine, Edouard Glissant, Maurice Godelier, Roberto Innocenti, Serge Lebovici, Pierre Michon, Valère Novarina, Jacques Roubaud, Hubert Reeves, Lucien Sève.

Pierre Bergounioux, au plus près du monde sensible / Marie-Laure Picot. Le Matricule des Anges, n°16. Juin-Juillet 1996

Écritures contemporaines 2 : Etats du roman contemporain : actes du colloque de Calacéite : Fondation Noesis, 6-13 juillet 1996 / Lettres modernes Minard, 1999. Depuis le début des années 80, le déclin d'une certaine littérature de recherche semble donner lieu à la recherche d'une littérature qui ne s'interdit plus le plaisir du récit, l'expression du sujet ni la confrontation avec le réel. Des études sur Pierre Bergounioux, François Bon, Jean Echenoz, Sylvie Germain, Pierre Michon, Marie N'Diaye, etc., dessinent ce nouveau paysage romanesque.

La province en héritage : Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet / Sylviane Coyault-Dublanchet. Droz, 2001 (Histoire des idées et critique littéraire ; 396)

Quatre lectures : à propos de : Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Yves Bichet, Dominique Barbéris / Jean-Pierre Richard. Fayard, 2002. Quatre études qui incitent à lire des auteurs français contemporains : Pierre Michon, Pierre Bergounioux, d'une part, auteurs reconnus, et, d'autre part, Yves Bichet et Dominique Barbéris, auteurs à découvrir.

L'art est difficile / Jean-Baptiste Harang. Julliard, 2004. Critique littéraire à « Libération » depuis une vingtaine d'années, J.-B. Harang a réuni ici les chroniques qui lui semblent avoir résisté le mieux à l'épreuve du temps, dont celle consacrée à Pierre Bergounioux.

Stéphane Godefroy

Né touche à tout, bon à rien – bouge partout, va nulle part. A tenté, ces dernières années, de transformer une instabilité chronique en disponibilité souriante. Y parvient parfois...

Fondateur et metteur en scène de la défunte Cie « Faust en Brenne » (*La Vie est un Songe, Brave Soldat Sveik, Les Folies La Fontaine, L'Alchimiste...*)

Directeur artistique de « Baltring'&Cie » et du bal parquet itinérant, le « Baltring'Théâtre ».

A mis en scène récemment *La Vision de Barontius*, les *Correspondances* de Gaston Chaissac, le *Confesial* de Louis Ecial le *Mystère de la Dame Blanche* de Phil Costa, *Oui* de Gabriel Arout...

Joue dans *Hypsipyle* d'Euripide en Grèce, *Vies Minuscules*, *Vie de Georges Bandy* de Pierre Michon (mise en scène J.Ch. Cochard), *Fantômas Revient* et *Conte d'Hiver* (mise en scène Pierre Pradinas), *Dernières Outrances* de Christian Rullier (mise en scène Filip Forgeau)...

Collaborateur artistique de Pierre Pradinas au CDN du Limousin.

Animateur de stages théâtre en milieu hospitalier, en maison de retraite, à la Maison Centrale de St Maur, à l'IUFM de Versailles et de Limoges.

Baltring' & Cie

Compagnie de théâtre itinérant créée en 2003.

Création de *La Vision de Barontius* en juin 2006 et diffusion en 2006 et 2007 (plus de 50 représentations à ce jour).

Axée autour de partenariats forts en co-produisant ou en co-réalisant des spectacles du « Théâtre de l'Argile » (*Vies Minuscules*), du « Théâtre du Nom Dit » (*Hypsipyle*), du « Rêveur du Temps Fou » (*Mystère de la Dame Blanche*), du Musée Ste Croix des Sables d'Olonne (*Gaston Chaissac, d'Attaque* d'Eric Chevillard).

Organisation d'un stage en Région Centre : « *Jouer le théâtre d'un homme parfait - Phil Costa* » co-réalisé avec l'ADATEC.

Lecteur public, dont : 1000 lectures d'hiver en Région Centre, Rencontres de Chaminadour à Guéret, Festival Chapitre Nature au Blanc, Francophonies du Limousin.

Ferrailles

Exposition des « Ferrailles » de Pierre Bergounioux

Mars 2008

Romorantin-Lanthenay

Médiathèque municipale Jacques Thyraud

Je regarde les sculptures de Pierre Bergounioux comme des « écritures » de fer. Des signes forgés, assemblés, soudés par le feu, polis et défendus de l'oxydation - qui, matériellement, perpétuent la mémoire des choses par leur conservation même et les arc'boute, les arme d'un sens, les lance dans un monde second comme autant de signes d'art, afin qu'ils y perpétuent la mémoire du monde premier et, une deuxième fois, l'arrachent à l'oubli.

C'est le travail même de l'écriture devenu visible, aggravé ici de la résistance des matériaux, de l'inertie des choses, du passage tragique du temps réel - celui des existences perdues.

Jean-Paul Michel

Sidérothérapie, Tarabuste, 2006

Illustration de couverture

Bruno Danjoux